Document généré le 15 juil. 2025 04:23

Les Cahiers des Dix

Les Hurons

Aristide Beaugrand-Champagne

Numéro 11, 1946

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1080166ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1080166ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaugrand-Champagne, A. (1946). Les Hurons. *Les Cahiers des Dix*, (11), 52–61. https://doi.org/10.7202/1080166ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

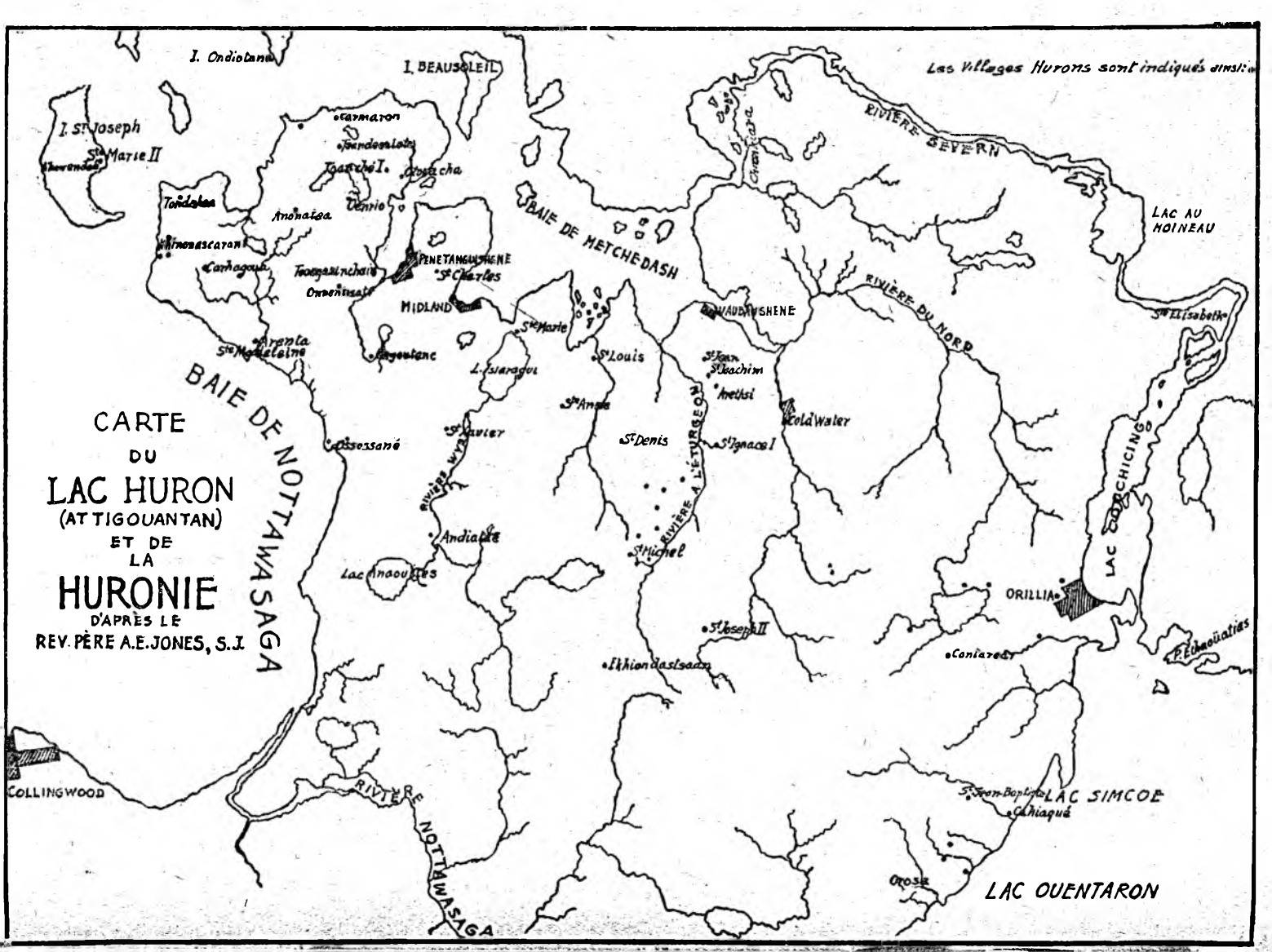
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/


CARTE
DU
LAC HURON
(AT TIGOUANTAN)
ET DE
LA
HURONIE
D'APRÈS LE
REV. PÈRE A.E. JONES, S.J.
Les Villages Hurons sont indiqués ainsi:
I. Ondiotana
I. BEAUSOLEIL
I. St Joseph
Ste Marie II
Carmaron
Toanche I.
Otoracha
Tondakea
Anonatea
Ouenio
Carhagoua
Toangasinchaie
Onnentisati
PENETANGUISHENE
St Charles
MIDLAND
Arenta
Ste Madeleine
Ste Marie
St Louis
L. Istaragui
St Anne
St Xavier
Ossossané
Andiatae
Lac Anaoutes
St Denis
St Michel
St Joseph II
Ekhiondastsaan
St Jean
St Joachim
Arethsi
St Ignace I
Cold Water
WAUBAUSHENE
BAIE DE METCHEDASH
BAIE DE NOTTAWASAGA
RIVIÈRE WYE
RIVIÈRE A L'ÉTURGEON
RIVIÈRE SEVERN
RIVIÈRE DU NORD
LAC AU MOINEAU
Ste Elisabeth
LAC COUCHICING
ORILLIA
Coniaréat
P. Ethaouatias
LAC SIMCOE
St Jean Baptiste
Cahiaqué
Orosa
LAC OUENTARON
COLLINGWOOD
RIVIÈRE NOTTAWASAGA

Les Hurons

Par ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE

Les Wendates — comme ils s'appelaient eux-mêmes — sont passés à l'Histoire sous le surnom de Hurons que leur donnèrent les premiers Français, à cause de la façon de ces Indiens de porter leurs cheveux, qu'ils se rasaient de près sur les tempes et les côtés de la tête, pour ne garder au sommet, depuis le front jusqu'à la nuque, qu'une sorte de crête ou hure comme en ont certains animaux, tels les pourceaux et les sangliers.

C'était par bravade que les Wendates se coiffaient ainsi; afin, disaient-ils, de faciliter à leurs ennemis l'opération du scalpage qu'ils se vantaient de ne craindre ni redouter.

L'histoire des Hurons est écrite et je n'ai pas l'intention de la recommencer; mais ces Indiens ont pris, dès le début de notre arrivée en ce pays, une si grande place dans nos préoccupations de colonisation et d'évangélisation; ils ont été si malheureux dans la lutte incessante qu'ils eurent à soutenir, longtemps avant notre venue, contre les Iroquois, leurs frères pourtant, qui finirent, comme on sait, par les annihiler presque complètement, qu'on ne doit rien négliger pour tenter d'expliquer tant de malheurs.

D'abord, où habitaient ces Indiens avant d'aller se fixer dans la presqu'île de Nottawasaga et, ensuite, que signifie ce nom de Wendates qu'ils se donnaient?

La réponse à la première question nous vient de Jacques Cartier, par le truchement de deux listes de mots qui accompagnent la narration de son premier et de son second voyages.

Si l'on compare ces deux listes dont la première est un exemple de la langue parlée depuis Gaspé jusqu'à Stadaconé, et la seconde de celle parlée de Stadaconé à Hochelaga, on ne peut disconvenir

qu'elles se ressemblent et, même si l'on n'a qu'une connaissance imparfaite de la langue, qu'elles appartiennent toutes deux à la langue iroquoise.

C'était l'opinion du Sulpicien Cuoq, ancien missionnaire chez les Indiens de Caughnawaga et d'Oka; philologue distingué, également versé dans l'iroquois et l'algonquin, et qui a laissé, à part des lexiques iroquois-français et algonquin-français, une grammaire de l'une et de l'autre langues, en outre de nombreux articles et de retentissantes polémiques sur les langues indiennes de l'Amérique du Nord.

M. Cuoq ne croyait pas qu'il fût nécessaire de recourir aux différences dialectales pour expliquer les variations entre les deux parlers notés par Cartier, et pensait que la difficulté de transcrire correctement les différents sons d'une langue que l'on ne connait pas, pouvait suffire.

L'éminent linguiste dit bien, cependant, qu'à mesure de l'avance de Cartier vers Hochelaga, la transcription accuse une langue de plus en plus iroquoise, pour le devenir tout-à-fait à cet endroit.

Je considère comme historiquement établi que, sur les deux rives du Saint-Laurent, on parlait du temps de Cartier, deux dialectes iroquois; qu'il y avait par conséquent deux nations de la race iroquoise, et qu'il ne s'en trouvait pas de la race algonquine.

Jacques Cartier dit que la nation qui habitait Stadaconé était sous la dépendance de celle d'Hochelaga, ce qui confirme qu'il y avait deux nations.

Cette situation politique ne devait pas durer, car, entre 1560 et l'arrivée de Champlain, pour des raisons qui restent à expliquer, les deux nations iroquoises de Stadaconé et d'Hochelaga avaient abandonné le pays pour ne plus y revenir.

Des bandes d'Algonquins nomades campaient ça et là dans les endroits où s'élevaient auparavant les bourgades iroquoises que Cartier avait vues et visitées.

J'ai exposé dans le deuxième *Cahier des Dix* l'exode de ces deux nations, et le lieu de leur exil: ceux d'Hochelaga allèrent se fixer dans

le pays qui est devenu la Caroline du Nord, tandis que ceux de Stadaconé allèrent se fixer dans le Nord de la province d'Ontario d'aujourd'hui.

Je suis convaincu que tous ces Iroquois n'étaient pas partis et qu'il en restait quelques-uns qui s'étaient alliés aux Algonquins et de sédentaires étaient redevenus nomades.

Ce doit être eux qui instruisirent les premiers missionnaires du départ, et du lieu d'exil de leurs congénères, car dès 1615 le Récollet Le Caron arrivait à Carhagouha et y séjourna jusqu'en 1616.

En 1623, deux autres missionnaires, le Père Nicolas Viel et le Frère Gabriel Sagard-Théodat, le futur historien des Hurons, accompagnaient le Père Le Caron qui revenait de nouveau à Carhagouha.

Le Père Le Caron et le Frère Gabriel Sagard, repartirent en 1624 après avoir composé un dictionnaire de la langue des Indiens que le Père Nicolas Viel allait continuer seul d'évangéliser.

Parlant de ce dictionnaire, le Sulpicien Cuoq dit au sujet du mot *Arosen:* « Ce mot appartient également à la langue huronne qui n'est à proprement parler, qu'un des nombreux dialectes de l'iroquois. »

« Même dans le vieux et très imparfait dictionnaire composé par le Frère Sagard, et nonobstant les incorrections de toute sorte dont il est rempli, on peut reconnaître un grand nombre de racines communes aux deux idiomes. J'en citerai ici quelques exemples pris parmi les noms d'animaux: »

Sagard	*Français*	*Iroquois*
Arousen	écureuil	arosen
Ahonque	outarde	kahonk
Tiron	chat-sauvage	atiron
Ouaraon	crapaud-vert	wararon

J'arrête ici la citation où il se trouve douze mots.

Or, en comparant les mots de la première liste de Cartier, ceux

de la langue parlée de Gaspé à Stadaconé, on voit qu'ils sont semblables à ceux du dictionnaire de Sagard, et que, ceux de la langue parlée de Stadaconé à Hochelaga sont semblables à l'iroquois comme on le parle encore à Caughnawaga.

Il suffit de ces équations pour conclure que les Wendates étaient au temps de Cartier localisés de Gaspé à Stadaconé, et que ce n'est qu'après 1560 et avant 1603 qu'ils se réfugièrent dans le Nord de l'Ontario.

On peut se demander pourquoi les Hurons — je leur conserverai maintenant ce surnom — allèrent se placer d'eux-mêmes entre l'enclume et le marteau, si, comme on l'a avancé, le départ des Iroquois de Hochelaga et des Hurons de Stadaconé avait été causé par leur défaite aux mains des Algonquins.

En effet, Cartier nous dit qu'il y avait au Sud d'Hochelaga, d'après le témoignage des habitants de la bourgade, de mauvaises gens, *agojudas*, qui leur faisaient la guerre. Ces mauvaises gens, c'étaient les Grands-Iroquois des Cinq-Cantons.

Mais il y avait au Nord des Hurons les Algonquins qui les contenaient, et qui devaient être aussi des ennemis, si, comme on l'a prétendu, ils avaient vaincu les Iroquois d'Hochelaga et les Hurons de Stadaconé.

A l'Est c'était le lac Wentaron (lisez le lac Simcoe) et le lac Couchiching, la rivière Swaba et le lac au Moineau; à l'Ouest c'était le lac Attigouantan (lisez le lac Huron), la Nottawasaga et les territoires de la Nation-du-Petun.

Peut-on imaginer un endroit moins propice que celui-là pour éviter un ennemi que rien ne rebutait?

Ceux d'Hochelaga aussi avaient dû fuir, mais ils ne s'étaient pas crus en sûreté tant qu'ils n'eurent pas mis la moitié presque d'un continent entre eux et les Grands-Iroquois.

Ils avaient raison. A peine les Hurons étaient-ils établis dans la presqu'île de Nottawasaga, que la Confédération Iroquoise lançait contre eux les premières bandes, qui ne cessèrent plus de venir jus-

qu'au jour de l'anéantissement complet et de la dispersion de cette malheureuse nation.

Ne perdons pas de vue que, même sous la protection du fort de Québec, les Hurons n'étaient pas en sûreté dans l'île d'Orléans; et qu'en 1656, quand on aurait pu croire que la haîne des Iroquois s'était enfin apaisée, soixante-et-onze furent tués sur place ou emmenés en captivité chez les Agniers.

Ce n'est qu'en 1697, après bien des tentatives d'établissement à Sillery, à Beauport, à Notre-Dame-de-Foy, à l'Ancienne-Lorette, que les Hurons purent enfin respirer en paix dans la Jeune-Lorette, où ce qui en reste se trouve encore aujourd'hui.

Et je passe sous silence tous ces groupes qui furent incorporés dans les autres nations, les uns de plein gré, les autres de force, mais avec ce résultat identique que tous, ceux de la Jeune-Lorette, comme ceux dont il vient d'être question, ont perdu leur langue que personne ne parle plus depuis une génération.

Voilà pour le lieu immédiat d'origine.

Mais le nom? Que veut dire Wendat?

Se basant sur l'ouvrage manuscrit du Père Pothier, S.J., écrit vers 1745, cent ans environ après la dispersion, et publié en fac-similé par l'archiviste de la province d'Ontario, le Père Jones, S.J., nous dit, dans le cinquième *Rapport* (1908), que le mot Wendat ne peut venir que de deux racines, soit *ahwenda*, qui veut dire *île*, ou *awenda*, qui veut dire langage, ordre, commandement, promesse, idiome, ou le texte d'un discours.

Ce n'est là qu'une partie de la vérité.

Ahwenda veut bien dire: terre détachée, île; mais le mot veut dire aussi: paquet de poissons, et gras de jambe ou mollet.

Ce n'est pas la même chose que s'il n'y avait qu'une seule acception, et que le mot fût un mot-racine indécomposable et n'ayant qu'une seule signification.

Le Père Jones a choisi — c'était son droit — ce qui lui convenait, et veut que l'on oppose cette signification d'île, à la suivante:

awenda, langage, idiome, qui se trouve aussi au dictionnaire de Pothier.

Le problème revient donc, ainsi, à choisir entre *île* et *langage* ou *idiome;* et le savant Jésuite admet que l'on a autant de raison de choisir l'un que l'autre, et finit par pencher pour «le peuple d'une seule langue » parce que, dit-il, c'est bien là une manière indienne de parler et de faire.

Mais les Hurons s'appelaient Wendates avant leur exil dans la presqu'île de Nottawasaga, ou dans l'île de Saint-Joseph qui en est voisine; il faudrait donc admettre qu'ils venaient, pour porter ce nom, soit de l'île d'Anticosti, soit de celle d'Orléans, les deux seules îles du Saint-Laurent qui eussent pu les contenir: or, on ne voit pas comment cela aurait pu être; on n'a jamais rien trouvé dans le sol de l'une ou de l'autre qui puisse justifier cette assertion.

Mais ce n'est pas une impossibilité, et l'on sait qu'ils vinrent s'installer dans l'île d'Orléans en 1651; était-ce en souvenir d'un ancien séjour? L'archéologie seule pourra nous le révéler.

Ecartons cette solution pour le moment.

Il reste celle de la langue. Les Hurons pouvaient-ils, si vantards qu'ils aient été au témoignage de tous ceux qui les ont approchés, se vanter de parler la langue par excellence, « the one only language. » comme dit le Père Jones?

C'est possible. Mais alors ils reconnaissaient implicitement qu'ils parlaient une langue différente de ceux qui les entouraient, différente par conséquent de ceux d'Hochelaga; ils auraient donc prétendu parler *la vraie langue*, la langue originaire des hommes par excellence, des vrais hommes.

Mais ce n'est point l'opinion des linguistes les plus éminents comme le Père Bruyas, S.J.; les deux abbés Marcoux, Joseph et François-Xavier; le Sulpicien Roupe; le Sulpicien Dufresne et le savant Sulpicien Cuoq, qui tous ont prétendu que le huron n'était qu'un dialecte de l'iroquois, et non pas l'iroquois des dialectes du huron comme l'ont prétendu d'autre part Pothier, Chaumonot, etc. Et nous ne

sommes pas plus avancés; ce peut être l'une ou l'autre des deux étymologies qui est la bonne.

J'avais espéré trouver dans les langues des autres nations un moyen de découvrir le nom véritable des Hurons, et non plus l'étymologie de leur surnom. Je n'y ai pas réussi, sans doute à cause de mon ignorance; tout au plus ai-je trouvé que les autres Iroquois appelaient les Hurons soit *Hatiwendogerha*, que je traduis par: ceux qui vont les cheveux mal peignés, allusion assez claire à la hure; soit *Hahwendagerha*, que l'on pourrait traduire par: ceux qui se sont placés ou mis dans un île, « quia in insula habitant » dit le Père Bruyas.

Quant aux Algonquins, l'opinion qu'ils avaient des Iroquois, et le nom qu'ils leur donnaient ne laissent aucun doute, ils les appelaient *Natowek*, c'est-à-dire serpents, en distinguant toutefois entre les Hurons et les autres Iroquois, comme du reste le faisaient les missionnaires en disant des Hurons qu'ils étaient les bons Iroquois et tous les autres les méchants Iroquois.

Les Algonquins allaient même plus loin, ils appelaient les Hurons « *Nina natowek*, c'est-à-dire les Iroquois nôtres, qui sont à nous, avec nous, qui sont nos alliés, avec lesquels notre nation se confond. » (Cuoq).

On a beau dire bons serpents, il y a là comme une antinomie et les Algonquins ne nous apprennent rien sur la signification véritable de la racine *wen* en tant qu'appliquée à un nom d'hommes.

Les significations ou acceptions de cette racine sont presque innombrables, et si différentes, que l'on se demande comment il se peut, linguistiquement, qu'il en soit ainsi.

On est donc, pour le moment, tenu d'accuser son impuissance à résoudre ce problème, et obligé d'accepter celle des définitions proposées qui parait s'approcher le plus des raisons qui ont pu motiver la haîne féroce que les Grands-Iroquois avaient vouée aux Hurons.

En s'appelant eux-mêmes les hommes qui parlaient la langue par excellence, les Hurons se mettaient au-dessus de tous les autres Iroquois, et, peut-être était-ce suffisant pour s'aliéner les Cinq-Nations

qui, elles, regardaient les Onontagués comme la souche de leur race, et son dialecte, comme le plus beau, le plus doux et le plus parfait.

Ce qui à mes yeux explique mieux la haîne des Iroquois pour les Hurons, c'est l'admission citée plus haut par les Algonquins, de la trahison des Hurons. On sait que les Iroquois étaient et n'ont jamais cessé d'être les ennemis jurés des Algonquins.

Comment peut-on penser qu'ils auraient vu d'un oeil placide les Hurons faire cause commune contre eux avec les Algonquins! Rien que l'extinction de cette nation traîtresse pouvait laver l'injure faite à toute la race. On sait ce qui arriva.

L'histoire n'enregistre pas de pareille forfaiture et un si grand châtiment, et l'aberration des Hurons doit être constamment citée en exemple à tous les peuples.

Il ne s'agit pas en effet d'une conquête et du déplacement subséquent d'une nation comme nous en avons connus dans notre propre histoire, ou comme il s'en passe aujourd'hui en certains pays afin de faire disparaître ces foyers d'irrédentisme qui, plus que tout autre motif, amènent les guerres ou servent à les susciter.

Les Hurons ont trahi leur sang délibérément, et par mésalliance, puisqu'ils se sont donnés à une race plus forte que la leur en nombre, sans doute, mais inférieure en culture ou en civilisation et qui, nomade à cette époque, l'est encore aujourd'hui malgré trois cents ans d'efforts pour la civiliser et l'amener à se stabiliser.

Et c'est ainsi qu'une nation relativement nombreuse s'est vue confinée à un tout petit territoire incapable de la nourrir et de lui permettre de se développer, et ne portant même pas comme nom un vocable de sa langue.

Les Hurons avaient la trahison dans le sang et l'ont pratiquée tout au long de leur curieuse histoire. Ils ont tenté de faire assassiner le Père de la Roche-Daillon par les Neutres en 1626, et des faits analogues leur sont imputés par ceux-là mêmes qui allaient risquer leur vie pour les évangéliser et les amener doucement à la civilisation.

On avait pris l'habitude de les plaindre; il me semble qu'ils n'ont rien volé et que leur malheur n'est que la rançon de leur erreur.

En terminant cet article, je désire dissocier complètement les Hurons de la Jeune-Lorette de ceux d'autrefois; je suis sûr, sans les connaître personnellement, que, s'ils ont perdu leur langue, ils ont perdu en même temps les défauts de leurs lointains ancêtres, pour ne conserver que leurs qualités.

Aristide Beaugrand-Champagne